

La force de la parole de Lénine

Tania Lioudvinskaïa

Source: Lénine tel qu'il fut, tome 1 et 2. Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1958-1959, pp. 552-563 et 304-316.

Le 3 juin 1907, jour de la dissolution de la IIe Douma d'État et de l'arrestation de sa fraction social-démocrate à Pétersbourg, une conférence de la ville du Parti se tenait à Odessa, où je militais alors. Tous les délégués de la conférence (moi y comprise) furent arrêtés et déportés. Je revins bientôt à Odessa mais, étant donné que je ne pouvais y rester, le Comité de la ville me donna l'adresse d'une permanence clandestine à Pétersbourg. On se représente aisément ma joie ; j'allais travailler dans le détachement d'avant-garde de notre classe ouvrière révolutionnaire, je verrais peut-être Lénine !

Par mesure de précaution, à mon arrivée à Pétersbourg, je me rendis d'abord à la librairie des Éditions « Zerno » [le Grain], située sur la perspective Nevski, où je reçus l'adresse d'une permanence clandestine, dans une clinique privée, perspective Litéiny¹. Comme les autres camarades qui y étaient envoyés, je me présentai sous l'aspect d'une malade. On m'introduisit dans un cabinet où se trouvaient deux femmes que je ne connaissais pas. L'une d'elles m'adressa la parole. Je lui dis le mot de passe, et mon interlocutrice – c'est la bolchévique Véra Roudolfovna Menjinskaïa – me posa une foule de questions. Alors, l'autre femme, qui était restée assise devant la fenêtre, s'approcha de nous ; elle me serra la main avec affabilité et prit part à notre conversation. C'était Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa. Elle m'interrogea en détail sur mon activité dans le parti et m'expliqua où je trouverais Evguéni Popov, alors secrétaire du Comité bolchévik de Pétersbourg.

Le même jour on me munit d'un « passeport sûr » (il n'était pas à mon nom) et de la brochure *Du boycottage de la troisième Douma*, avec l'article de V. Lénine « *Contre le boycottage* », et l'on me nomma organisateur dans le rayon Moskovski ; on appelait alors organisateurs les secrétaires des comités de rayon. Je devais me mettre en contact avec Alexandre Bouïko, un des dirigeants de l'organisation du parti du rayon Narvski, pour travailler en commun pendant les élections des députés à la IIIe Douma d'État.

Je vis et j'entendis pour la première fois Vladimir Ilitch Lénine le 27 octobre (9 novembre) 1907, à la conférence de l'organisation de Saint-Pétersbourg du P.O.S.D.R. Celle-ci devait se tenir à Térioki, petite ville de Finlande.

Nous arrivâmes à Térioki, par une froide journée d'automne ; il bruina. À une certaine distance de la gare, des camarades nous attendaient ; ils reconnaissaient les délégués d'après un signe convenu : chacun de nous avait dans sa poche une petite serviette de table bleue, à liséré de couleur. De temps à autre, nous la sortions, comme un mouchoir. Un camarade s'approchait, nous échangeions le mot convenu, après quoi, avec toutes les précautions nécessaires, on nous conduisait à l'immeuble où

¹ L'organisation de permanences clandestines chez les médecins, dans des magasins, des ateliers, des cliniques, etc., offrait le moins de danger, ces lieux étant très fréquentés ils attiraient moins l'attention de la police. (T.L.)

devait s'ouvrir la conférence. C'était un local lugubre, rappelant un hangar. La cour avait deux entrées (et par conséquent deux sorties) qui pouvaient servir, au cas où la police se montrerait.

Les délégués arrivaient peu à peu. On causait entre amis, on faisait connaissance sur place. L'atmosphère était assez animée.

Je me tenais dans un coin, occupée à parler avec un délégué, lorsqu'un inconnu s'approcha de nous : de taille moyenne, large d'épaules et solidement bâti, il portait un pardessus de couleur sombre, assez usé ; à première vue, il me fit l'impression d'un ouvrier, révolutionnaire professionnel. Le regard de ses yeux aigus, perçants, attestait une vive intelligence et une grande force de volonté. Son visage était sérieux, avec une expression d'autorité. Il avait 'une façon de parler qui commandait tout naturellement l'obéissance.

L'inconnu m'adressa la parole, me pressa de questions. Aussitôt, je tombai sous le charme de sa personnalité. Tout en lui inspirait la confiance : le regard perçant, le vif intérêt pour le sujet de notre conversation et sa grande sincérité. Il me demanda dans quel quartier je militais, quel était le moral des ouvriers que je rencontrais, ce qu'ils pensaient de la Douma d'État, comment se déroulait la campagne électorale dans le quartier, etc. Soudain, une pensée traversa mon esprit : « *Mais à qui est-ce que je parle ?* »

Cachant mon émotion, je demandai :

— Mais vous-même, où travaillez-vous ?

Mon interlocuteur sourit et répondit évasivement :

— Ici même.

Je lui demandai si Lénine viendrait. L'inconnu me répondit :

— Je ne sais pas.

Il me remercia et engagea la conversation avec d'autres camarades.

Je fus prise d'inquiétude ; je me grondais : « *Tu vois un homme pour la première fois, tu ne sais rien de lui et tu te lances dans des conversations aussi franches !* »

Le temps s'écoulait. De nouveaux délégués arrivaient. Je rencontrai la camarade [Zemliatchka](#), je liai conversation avec [Véra Sloutskaïa](#), avec qui j'avais milité dans le même quartier ; j'essayai de me mêler aux entretiens pour me tranquilliser, – peine perdue. L'idée que j'avais trop « parlé » m'empêchait de me concentrer.

Soudain, un mouvement se fit dans la salle. À voix basse, presque en chuchotant, on se passait de bouche en bouche : « *Il faut partir...* » La police avait été informée de la tenue de la conférence, et elle pouvait arriver d'une minute à l'autre.

Dans une obscurité presque complète, à la queue leu leu, nous nous dirigeâmes, par un bois inconnu, vers une maison, belle d'apparence mais inachevée, presque sans toit. Un vent froid soufflait par toutes les fentes. Deux pièces contiguës étaient à notre disposition. Les délégués s'installèrent dans l'une, le Bureau et la tribune – un socle élevé – dans l'autre.

La séance cominença. Le président annonça que la parole était au camarade Lénine, qui présenterait un rapport sur la IIIe Douma d'État. Un souffle vivifiant passa dans l'air.

Très émue, je me levai de mon siège : à l'instant j'allais voir Lénine ! Puis, je me rassis, et je vis approcher de la tribune le camarade avec qui j'avais conversé sans façon dans un coin sans savoir son nom. C'était Lénine !

Vladimir Ilitch fit encore un autre rapport sur la participation des social-démocrates à la presse bourgeoise ².

En plus de ces deux rapports, Lénine intervint également à propos de la préparation de la conférence de Russie et sur les autres questions figurant à l'ordre du jour.

Les interventions de Vladimir Ilitch produisaient une impression ineffaçable. Ce qui frappait, c'était la simplicité de sa langue, sa logique inébranlable, son esprit de suite, sa profonde conviction. Il lançait dans l'auditoire des paroles qui pénétraient au plus profond de l'intelligence et du cœur. Quand il parlait, chacun de nous avait l'impression qu'il s'adressait à lui personnellement.

Pendant l'interruption, je m'approchai de Vladimir Ilitch et je lui avouai la grande inquiétude que j'avais éprouvée jusqu'au moment où je l'avais vu à la tribune. Quand je lui expliquai la raison de mon angoisse, il rit gaiement :

— Eh bien, en voilà un conspirateur ! Comment avez-vous pu causer avec un inconnu ?

— J'ai cédé à mon sentiment, j'ai senti en vous un ami.

— Aïe, aïe, aïe ! J'ai senti ! Vous ne savez donc pas que le sentiment peut tromper, qu'on ne peut pas s'y fier pour juger d'un homme ? Et il continua à me réprimander, tout en riant d'un air bon enfant.

Au printemps du 1911, après la prison et la déportation, j'arrivai à Paris. Quelques jours plus tard, je me rendis rue Marie-Rose, au numéro 4. C'était là que, dans un petit logement, vivait Vladimir Ilitch avec la fidèle compagne de sa vie et de sa lutte, Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa, et la mère de celle-ci, Elizavéta Vassilievna.

Le train de vie de cette petite famille était une énigme pour les petits bourgeois parisiens. Une modestie extrême et une propreté idéale. Une foule de visiteurs, et l'absence totale de bruit, de remue-ménage.

Malgré ses petites dimensions, le logement ne paraissait pas exigü grâce à l'ordre parfait qui y régnait. Les simples lits de fer étaient garnis de couvre-lits d'un blanc de neige ; sur les tables en bois blanc, des livres étaient disposés par petites piles régulières. Des livres en quantité. La cuisine, propre et accueillante, servait de salle à manger et de salon. C'est là que me conduisit Nadejda Konstantinovna, qui m'avait ouvert la porte ; elle était très heureuse de voir une bolchévique arrivée de Russie. Bientôt après Vladimir Ilitch rentra de la bibliothèque. Il me pressa de questions sur la Russie, en insistant sur la description minutieuse de chaque détail.

Lénine avait un don inégalé de faire parler tout un chacun. C'est pourquoi, au bout de quelques minutes, sa simplicité et son ardent intérêt pour tout ce qui concernait la Russie, eurent raison de ma timidité et de ma confusion, parfaitement naturelles.

Il me semblait que mes « nouvelles » de Pétersbourg étaient déjà périmées. Cependant, ce que je pus lui communiquer sur l'activité de l'organisation de Pétersbourg du parti aux années 1908-1909, intéressa vivement Vladimir Ilitch ; bien plus, cette information l'émut même, bien qu'il fût mieux que nous tous renseigné sur les événements de Russie et sur l'activité des organisations du parti.

2 Le contenu des rapports fut exposé peu après dans le journal bolchévik Prolétari. (T.L.)

Vladimir Ilitch voulait tout savoir, jusque dans les moindres détails, si ceux-ci aidaient à reconstituer le tableau de l'activité du parti, qui était particulièrement difficile, sous la féroce réaction [stolypinienne](#). Il disait : « *Il n'y a pas de détails superflus, tous ont de l'importance* », et il me priait de ne rien omettre. Il écouta avec un grand intérêt ce que je lui dis de l'accueil fait à son livre [Matérialisme et empiriocriticisme](#). Aujourd'hui, tout le monde connaît cet ouvrage de Lénine, des millions d'hommes l'étudient. Mais, à l'époque où le livre parut pour la première fois, il produisit sur les adversaires l'effet d'une bombe. Sa parution marqua le début d'une large pénétration des principes théoriques du marxisme dans les masses du parti.

Ilitch se réjouit surtout en apprenant que dès la parution de ce livre, les militants de la clandestinité bolchévique, les ouvriers d'avant-garde, s'étaient mis à l'étudier avec ardeur ; beaucoup d'entre eux se sentirent si ferrés sur ces questions, qu'ils intervinrent hardiment et avec succès contre les machistes. Je citai

Alexandre Bouïko, révolutionnaire professionnel du parti, ex-ouvrier de l'usine Poutilov, le bolchévik Boubléev, des chantiers de constructions navales Sémiannikovski (aujourd'hui chantier Lénine), les ouvrières Polia (de la fabrique Pal) et Ksioucha (de la fabrique Thornton). Au cours des discussions sur les sujets philosophiques avec ces camarades, les intellectuels-révisionnistes, incapables de produire des arguments tant soit peu sérieux, se lançaient dans une grossière tromperie. Ainsi, un étudiant menchévisant de l'Institut technologique criait que pendant la révolution de 1905, alors que ceux qu'on traitait maintenant de machistes, exposaient leurs conceptions philosophiques, « *Lénine lui-même* » n'avait pas discuté avec eux, tandis que maintenant il s'affirmait contre eux. En cet endroit de mon récit, Vladimir Ilitch éclata de rire et dit :

— Qui donc, au plus fort de la révolution, ira perdre son temps à discuter avec des intellectuels isolés, et prêtera attention à leurs élucubrations philosophiques ?

Ensuite, Lénine m'expliqua pourquoi, maintenant précisément, dans cette phase de réaction politique et idéologique, il était si important d'engager une lutte résolue et irréconciliable contre les gens qui avaient renié le marxisme et essayaient de faire passer sous le « drapeau marxiste » l'idéalisme et toute sorte de bondieuserie. Vladimir Ilitch disait qu'il ne fallait pas sous-estimer le danger de voir contaminer la couche supérieure des ouvriers par les petites idées réactionnaires, qu'il fallait battre à plate couture tous ceux qui prétendaient réviser la théorie marxiste. Puis, revenant au récit que je lui avais fait, il poursuivit avec satisfaction :

— Voilà la preuve que les ouvriers sont à même de démêler une question aussi complexe ! Leur flair prolétarien leur fait deviner les idées servagistes qu'on leur offre sous couleur de « science pure ».

Je lui racontai comment avait vécu et travaillé en ces années l'organisation de Pétersbourg du parti, comment les provocateurs, qui s'étaient glissés dans les organes dirigeants du parti, faisaient arrêter tels ou tels camarades de l'organisation clandestine, comment les lâches et les sceptiques s'étaient enfuis du parti. Lénine s'intéressait particulièrement à la lutte de l'organisation de Pétersbourg contre les liquidateurs et les otzovistes³. Pour assurer le front unique dans le faubourg Nevskaïa Zastava, et dans les autres quartiers de la ville, en 1908-1909, un « Groupe des quatre » avait pris la direction de ce travail. Ce groupe comprenait deux représentants des bolcheviks et deux représentants des menchéviks « partiitsy » (plékhanoviens). Le « Groupe des quatre » entendait détacher les ouvriers hésitants des menchéviks-liquidateurs ; réaliser le front unique à la base ; lutter pour gagner les masses ouvrières, en utilisant les organisations légales. Une des principales tâches du « Groupe des quatre » consistait à chasser de ces organisations les menchéviks-liquidateurs, qui s'y étaient solidement retranchés. En lançant le mot d'ordre de destitution des liquidateurs de leurs postes, nous,

3 Otzovisme (du verbe russe *otzovat* : retirer, révoquer) ; Courant apparu en 1908 dans le parti bolchevique qui exigeait, vu la réaction consécutive à la défaite de la révolution de 1905, le rappel des députés social-démocrates de la IIIe Douma d'État et la cessation du travail dans les organisations légales pour se consacrer uniquement au travail clandestin. (Note MIA)

les bolchéviks, étions parvenus à les isoler et à transformer ces organisations en courroies de transmission du parti qui militait illégalement.

Vladimir Ilitch m'écouta avec une attention soutenue quand je lui racontai comment les bolchéviks avaient su, dans l'île Vassilevski, conquérir la direction du syndicat des métallos et faire élire des bolchéviks à la place des menchéviks-liquidateurs ; comment le Conseil des chômeurs de Pétersbourg avait obtenu qu'on organisât des travaux publics, comment il avait ouvert des cantines, comment il aidait matériellement les ouvriers, organisait des manifestations politiques ouvrières. Quand je lui décrivis comment les menchéviks avaient repoussé notre offre de participer aux travaux de nos délégations d'ouvriers au congrès des universités populaires, comment ils avaient voté en commun avec les cadets, Lénine prononça des paroles qui se gravèrent à jamais dans ma mémoire : « *Ils sont tombés bien bas !* »

La préparation de la Conférence du Parti (la cinquième) de Russie avait lieu dans une période très dure pour l'organisation clandestine de Pétersbourg, période de lutte acharnée contre les liquidateurs et les otzovistes, dans tous les quartiers de Pétersbourg. Dans le quartier Nevski, il y avait un assez grand nombre d'otzovistes. Néanmoins, lors des élections des délégués à la conférence (décembre 1908), les otzovistes obtinrent la minorité des voix. Le camarade Bouïko, représentant des bolchéviks-léninistes, fut délégué à la conférence de Russie de décembre.

Lénine approuva l'activité du Comité de Pétersbourg dont je lui parlai. Il dit que dans les conditions pénibles et complexes d'alors, le Comité n'avait pas mal travaillé.

Je dois rappeler que pendant toutes ces années, l'organisation de Pétersbourg était une des organisations les plus actives du parti bolchévik. Le parti bolchévik, ainsi que l'a écrit plus tard Vladimir Ilitch, « *réussit au bout de quelques années à pénétrer, sous une autre forme, d'une autre manière, dans la citadelle ennemie et commença quotidiennement, « légalement », à miner de l'intérieur l'autocratie maudite du tsar et des grands propriétaires fonciers. Au bout de quelques années encore, la révolution prolétarienne, organisée par le bolchévisme, triomphait.* »

Quand j'eus terminé mon récit sur l'organisation de Pétersbourg, je demandai à Vladimir Ilitch s'il avait entendu parler de la grève à la raffinerie de sucre de Talnoïé.

— Non, non, dit-il avec vivacité, racontez, et, je vous en prie, avec le plus de détails possible.

Dans la petite bourgade de Talnoïé, district d'Ouman, province de Kiev, l'unique grande entreprise était une raffinerie de sucre occupant 500 ouvriers. Les autres ouvriers de la bourgade étaient des tailleurs, des cordonniers, des menuisiers qui travaillaient dans des ateliers d'artisans, chez de petits patrons ; ceux-ci les exploitaient férocelement.

Nous avons réussi à organiser deux grèves : presque tous les ouvriers des ateliers artisanaux avaient débrayé les premiers. Puis, les ouvriers de la raffinerie s'étaient joints à eux. Et ce fut une grève générale. Les ouvriers revendiquaient l'amélioration des conditions de travail, une augmentation des salaires, la réduction de la journée de travail du samedi. Après dix jours de lutte, la grève s'était terminée par notre victoire.

D'abord Lénine m'avait écouté assis ; puis, il se leva et arpenta la chambre à pas rapides.

— Voilà qui est bien, voilà qui est bien, répéta-t-il à plusieurs reprises.

Pour Lénine, cette grève des ouvriers d'une petite localité perdue de la Russie, confirmait une fois de plus la justesse de sa définition du caractère de cette période. Comme on le sait, dès octobre 1910, Lénine avait écrit que la réaction commençait à perdre ses positions, que l'époque était venue d'un nouvel essor révolutionnaire.

Notre conversation touchait à sa fin. Comme j'allais partir, Vladimir Ilitch me regarda et fit observer malicieusement : « *Alors, vous dites que Paris vous a stupéfiée ? Mais je crois que c'est vous qui avez stupéfié Paris !* » Et, tout en riant d'un air bon enfant, il s'adressa à Nadejda Konstantinovna : « *Regarde un peu notre Parisienne !* »

C'est ainsi que Vladimir Ilitch me donna, en passant, une leçon d'action clandestine. Mon aspect extérieur, auquel, par inexpérience, je n'accordais aucune importance, était, effectivement, très peu indiqué pour une personne qui ne désirait pas du tout attirer sur elle l'attention des mouchards tsaristes dont Paris regorgeait. Je portais une robe longue et large, aux manches bouffantes (alors que la mode était aux robes courtes et étroites, aux manches courtes), un chapeau antédiluvien à larges bords, et, au surplus, de longues tresses dont les Parisiennes n'avaient aucune idée.

Aussitôt débarquée, je me mis en contact avec l'organisation du parti ; la section bolchévique parisienne, qui travaillait en cette période sous la direction immédiate de V. Lénine.

Bientôt après mon arrivée, à une des séances de la section, on procéda à l'élection du Bureau. Lénine était présent. Il accordait une grande importance aux élections des organismes dirigeants du parti. Avant qu'on proposât les candidatures, il prit ta parole : il dit qu'en élisant les membres du Comité, il fallait surtout prendre en considération leur activité pratique en Russie ; qu'il fallait élire ceux qui avaient acquis de l'expérience dans ce travail, eux qui connaissaient la vie et les aspirations des ouvriers en Russie, qui pouvaient apporter un souffle d'air frais dans le travail de la section et qui ne comptaient pas s'éterniser dans l'émigration.

À Paris, Lénine dirigeait toute notre activité ; il nous préparait à l'action clandestine en Russie, à la nouvelle révolution qui, comme il l'affirmait toujours, aboutirait à la victoire.

Dans la section de Paris, de même qu'en Russie, il se trouva des gens qui, en fait, prirent la défense des liquidateurs et des otzovistes. Les conciliateurs prétendaient qu'on pouvait lutter contre les liquidateurs sans les chasser du parti. Mais Lénine s'orienta fermement vers l'épuration du parti des opportunistes de tout poil. Il estimait absolument nécessaire d'en débarrasser notre section parisienne.

Je me rappelle une des réunions des membres de la section dans une bibliothèque de l'avenue des Gobelins. On parlait du mouvement des liquidateurs et des conciliateurs. Lénine, pour persuader les membres conciliateurs de la section, déclara : « *Les liquidateurs veulent liquider le parti. Mais nous, nous voulons liquider les liquidateurs. Êtes-vous pour le parti, on bien voulez-vous marcher avec les liquidateurs contre le parti ? Êtes-vous pour le régime stolypinien, pour l'autocratie, ou contre eux ? Ou bien avec le parti, ou bien avec les liquidateurs – il n'y a pas de troisième solution, il ne saurait y avoir de juste milieu. Il ne faut pas décider d'après les sympathies personnelles, mais d'un point de vue de principe.* »

En posant ainsi la question, Lénine mit les conciliateurs au pied du mur. La résolution qu'il proposa était rédigée dans le même esprit. En déposant sa résolution, Vladimir Ilitch s'exclama : « *Voici une résolution contre laquelle pas une main ne se lèvera ! Quiconque veut être avec le parti et battre l'autocratie, ne peut manquer de voter pour cette résolution. Voilà sur quelle base je propose de nous unir. Qui n'est pas avec nous, est contre le parti.* »

Lénine s'était assigné un but très clair : scinder le groupe des conciliateurs. Et il y parvint. Plusieurs ouvriers de ce groupe s'en écartèrent pour regagner les positions léninistes. Après d'orageuses discussions, la résolution proposée par Lénine fut adoptée. Les conciliateurs obstinés et incorrigibles furent exclus de la section parisienne. Les rangs de la section s'éclaircirent sensiblement.

L'âpreté et l'intransigeance de Lénine à l'égard des opportunistes troublaient certains camarades. L'un d'eux dit à Ilitch : « *Voyons, Vladimir Ilitch, pourquoi chassez-vous tout le monde de la section ? Avec qui allons-nous travailler ?* » Lénine répondit en souriant : « *Nous n'avons que faire des brouille-tout. Nous ne sommes pas nombreux actuellement ? Peu importe. En revanche, nous serons unis dans notre action, et les ouvriers conscients nous soutiendront, car nous sommes dans la voie juste.* »

Toutefois, il convient de dire que la sévère intransigeance de Lénine n'était jamais blessante. Il savait toujours deviner quand l'erreur venait d'une pensée hostile et quand elle était due à une compréhension insuffisante de la question. Alors, il expliquait patiemment aux camarades leurs fautes et leurs erreurs. Il savait qu'après ces « gronderies », une parole d'encouragement était nécessaire comme stimulant pour le travail futur. Et il trouvait toujours cette parole ; il soulignait ce qui était bien fait, ce qui méritait d'être approuvé. Un seul mot d'encouragement, dit par lui avec son doux sourire, nous donnait des ailes, de nouvelles forces.

Lénine était implacable pour les adversaires, attentif et délicat pour les partisans et les amis. Toutes ses pensées étaient orientées vers un seul but : organiser l'action politique en Russie et former une génération de dirigeants ouvriers, fermes dans la lutte, intransigeants à l'égard des ennemis du marxisme, à l'égard des flottements idéologiques de toutes sortes. Lénine nous enseignait une attitude honnête, une attitude de principe envers la conduite et les actes de nos camarades. Si un homme trahissait la cause commune, Lénine rompait avec lui, irrévocablement.

Pendant son séjour à Paris, de 1909 à 1912, vivant en pensée en Russie, Vladimir Ilitch étudiait attentivement le mouvement ouvrier français. Il exigeait que nous, membres de la section parisienne, prissions également une part active à la vie politique de la France. C'est pourquoi les membres de notre section étudiaient la langue française, l'histoire du mouvement révolutionnaire en France et dans les autres pays d'Europe occidentale, fréquentaient les réunions ouvrières, prenaient part au mouvement syndical, soutenaient toutes les mesures politiques des organisations ouvrières de Paris. Les membres de notre section – N. Kroupskaïa, [Inessa Armand](#), [S. Gopner](#), d'autres encore – militaient activement parmi les travailleurs français, ouvriers et ouvrières.

Notre organisation avait grand besoin d'argent pour imprimer de la littérature. On s'en procurait en organisant des conférences, rapports, loteries, concerts, etc. Je fus chargée d'organiser un de ces concerts. J'allai prendre conseil de Nadejda Konstantinovna. Nous entreprîmes d'établir ensemble le programme de la soirée. Au beau milieu de notre conversation, Vladimir Ilitch entra. Il nous écouta, sourit en nous entendant discuter à propos du buffet (c'était une question d'argent) et dit :

— Le plan ne doit pas être seulement commercial, mais encore idéologique. Il faut introduire un élément de propagande dans le programme. Invitez Montéhus. Avec lui, vous aurez du public et il fera de la propagande.

Le conseil était excellent. Fils d'un communard, Montéhus resta pendant un certain temps fidèle aux traditions révolutionnaires de sa famille. Il faisait facilement des couplets, qu'il accompagnait de musique, et peut-être la composait-il lui-même ; il exécutait ses chansons dans des théâtres bon marché et, parfois, dans les cabarets des faubourgs ouvriers. « Le rire tue », dit un proverbe français. Les gens constamment traqués par le malheur et la misère, trouvaient un repos moral dans les couplets spirituels de Montéhus, et quelque chose comme un gage de la future vengeance qu'ils tireraient des exploités repus. Vladimir Ilitch écoutait toujours avec enthousiasme Montéhus.

Notre soirée eut lieu au n° 8 de la rue Danton (au quartier Latin). C'était la salle où nous nous réunissions d'habitude. C'est là que Lénine donna lecture de son célèbre [exposé sur Léon Tolstoï](#). C'est dans cette même salle qu'en octobre 1911 il fit sa conférence : « *Stolypine et la révolution* ». Pendant le concert, alors que Montéhus chantait, Lénine, de temps en temps, fredonnait doucement.

Le concert fini, Vladimir Ilitch ne partit pas aussitôt. Je le vis assis à une petite table : il était en conversation avec Montéhus, développant devant lui les perspectives de la future révolution mondiale. Nos camarades s'étaient rassemblés autour d'eux. Je n'avais jamais vu Vladimir Ilitch aussi plein d'humour, de gaieté et d'animation.

Au début de 1918, les « communistes de gauche » qui s'opposaient à la conclusion de la paix de Brest-Litovsk avaient à Moscou la haute main sur l'organisation du parti. Mais dans les arrondissements de la ville, un grand nombre de bolchéviks défendaient de pied ferme les positions du Comité central. A cette époque, j'étais secrétaire du Comité de l'arrondissement Boutyrski-Souchtchevski-Marinski. Nous avions d'âpres discussions avec les « communistes de gauche », combattant leur rhétorique creuse qui les entraînait vers des aventures. Nous cherchions ardemment à convaincre les camarades hésitants de la justesse de l'orientation léniniste. Les discussions au sujet de la paix de Brest-Litovsk battaient leur plein, quand le Comité central du parti et le gouvernement soviétique vinrent s'installer à Moscou qui venait d'être proclamée capitale de l'État soviétique.

Depuis l'arrivée de Lénine à Moscou, nous, militants d'arrondissements, tâchions de ne pas manquer un de ses discours. Or, il prenait souvent la parole.

Un jour, une réunion des militants du parti de Moscou devait avoir lieu au Musée polytechnique où Lénine faisait un exposé sur la paix de Brest-Litovsk. J'y arrivai avec le camarade Abol, un ouvrier de l'usine de munitions (aujourd'hui usine de freins). Abol s'était héroïquement battu à Moscou pour la victoire de la Révolution d'Octobre ; c'était un militant actif dans cette usine, jouissant d'un grand respect parmi les ouvriers. Mais, lui, comme beaucoup d'autres alors, ne comprenait pas la nécessité de la conclusion de cette paix. Pour qu'il pût y voir plus clair, il fallait qu'il entendit lui-même parler Lénine ; aussi l'avais-je amené ici.

À l'entrée de la salle, nous tombâmes sur Vladimir Ilitch. Lénine m'avait connue à Paris, au temps de l'émigration. Voyant ma serviette pleine à craquer, il me dit en souriant avec malice : « *Ce sont des résolutions ?* » Mais il reprit aussitôt un air sérieux et ajouta : « *Que disent les ouvriers au sujet de la paix ?* » Je répondis : « *Chez nous, dans notre arrondissement, certains sont contre.* » « *Et vous-même, qu'en pensez-vous ?* » « *Moi, je suis pour la paix.* » « *Et le comité de l'arrondissement ?* » « *Le comité est aussi pour. Mais il y a certains ouvriers... tenez, le camarade Abol, par exemple.* » Lénine se tourna vivement vers l'homme et lui demanda : « *Alors, vos ouvriers sont donc prêts à marcher au combat sur-le-champ ? C'est bien cela ? En êtes-vous sûr, l'avez-vous vérifié ?* »

C'était un de ses examens par lesquels Lénine, à l'insu de son interlocuteur, le soumettait, en quelque sorte, à l'épreuve. Abol devint songeur. Les paroles de Lénine lui firent reconsidérer le point de vue qu'il avait sur la guerre. Après quelques instants de silence il dit : « *Oui, en effet... il faut revoir ça... Mais nous ne pouvons tout de même pas nous mettre à genoux devant l'Allemagne ?* » « *Êtes-vous au courant de la situation sur le front ?* lui demanda à son tour Vladimir Ilitch. *Le peuple est terriblement las de la guerre. Le front est disloqué, les soldats le quittent en masse, personne ne peut les arrêter. Dans ces conditions, comment voulez-vous qu'on signe une paix avantageuse pour nous ? Les impérialistes allemands sont parfaitement au courant de notre situation. Pouvons-nous continuer la guerre ? Cela ne voudrait-il pas dire que nous tenons plus à notre prestige temporaire qu'à l'existence de l'État soviétique ?* »

Et Lénine poursuivit en disant que le pouvoir soviétique devait accepter les conditions les plus dures de la paix pour obtenir une trêve qui permettrait de renforcer le pouvoir soviétique et de créer une nouvelle armée, l'Armée rouge, capable de défendre le pays. « *Vous me demandez : et qu'est-ce que dira le prolétariat allemand ?* poursuivit Vladimir Ilitch. *Si nous obtenons la paix, nous prouverons au prolétariat allemand que nous sommes vraiment pour la paix, contre la guerre impérialiste. Ainsi nous hâterons la révolution en Allemagne même.* »

— Mais alors, ils nous prendront la Courlande, répliqua Abol.

Il était Letton et la question de la Lettonie lui tenait à cœur.

— C'est le prolétariat allemand qui nous rendra la Courlande, répondit Lénine. Pour mener une guerre révolutionnaire, il faut avoir une armée. Or, nous ne l'avons pas pour le moment. Pour une guerre révolutionnaire il faut se préparer sérieusement. Si vous le dites carrément chez vous à l'usine, les ouvriers le comprendront et vous soutiendront.

L'impression qu'avaient produite sur Abol cette conversation, puis l'exposé de Lénine, fut énorme. Nous étions assis côte à côte, et il ne cessait de me remercier de lui avoir donné la possibilité d'entendre Lénine. En sortant du musée, nous nous rendîmes à l'usine (à cette époque, c'était la plus grosse entreprise de l'arrondissement). Là, on convoqua une réunion au cours de laquelle Abol raconta ce qu'il avait entendu et comment il avait été impressionné par la force et la profondeur de la pensée de Lénine. Abol était convaincu que la vérité était du côté de Lénine. La réunion adopta à l'unanimité la position de Lénine.

On sait qu'au lendemain de la Révolution d'Octobre, un certain nombre d'intellectuels, et notamment la majeure partie du corps enseignant, chercha à saboter les mesures prises par le pouvoir soviétique. Sous ce rapport, les congrès et les conférences des instituteurs jouèrent un rôle important, laissant nettement apparaître les tendances essentielles qui existaient parmi eux et permettant de gagner leurs meilleurs éléments à la cause de la classe ouvrière. Il est vrai que parmi les instituteurs des écoles primaires surtout, certains sympathisaient avec le pouvoir soviétique, mais leur nombre était relativement peu important. Il faut dire que la situation dans les écoles était extrêmement difficile : elles n'étaient pas chauffées, les manuels et les cahiers manquaient. Les instituteurs recevaient une ration alimentaire misérable et n'étaient pas payés régulièrement. Influencés par les ennemis du pouvoir soviétique, les saboteurs expliquaient que les difficultés éprouvées par le corps enseignant étaient dues au fait que le pouvoir soviétique ne faisait pas grand cas de l'instruction publique.

Comment faire comprendre la vérité aux instituteurs, comment les faire se ranger aux côtés du pouvoir soviétique ? Par quoi commencer ? À qui demander conseil ? Mais à Nadejda Constantinovna Kroupskaïa ! Je me rendis donc chez elle. Je lui dis qu'une série de conférences ayant comme sujet : « *Les problèmes de l'instruction publique dans la République soviétique* », serait fort opportune à l'heure actuelle. Nadejda Constantinovna approuva mon idée, accepta de prendre part à ces conférences, me recommanda d'inviter telle et telle personne.

Le jour où la conférence des instituteurs devait s'ouvrir, celle du parti de la ville de Moscou était en cours. Lénine y intervenait sur les problèmes actuels. J'étais déléguée à cette conférence ; pendant la pause je m'approchai de Lénine et lui dis que depuis plusieurs jours je cherchais à toucher par téléphone Nadejda Constantinovna au commissariat de l'Instruction publique, mais que personne ne répondait. Je n'avais pas osé lui téléphoner à domicile.

— Ne la dérangez pas, elle est malade, me dit Vladimir Ilitch.

— Quel dommage ! m'écriai-je malgré moi. Et dire que c'est par son discours que la conférence doit s'ouvrir aujourd'hui.

— Quelle conférence ?

Je lui dis de quoi il s'agissait.

— Pourquoi donc vous désolez-vous tant ?

Je le mis au courant de l'état d'esprit des instituteurs, de la propagande antisoviétique qui était menée parmi eux.

— Oui, les choses en sont là, remarqua Vladimir Ilitch, mais est-ce que Nadejda Constantinovna est la seule à pouvoir prendre la parole chez vous ? Vous n'avez qu'à faire ce premier exposé vous-même.

— Mais voyons, Vladimir Ilitch ! Est-ce que je peux remplacer Nadejda Constantinovna ?!

Et je le quittai tout à fait abattue. Mais il me rappela tout à coup.

— Camarade Tania ! Où cette conférence aura-t-elle lieu ? A quelle heure commencera-t-elle ?

Je lui répondis que c'était à 6 heures dans la salle du cinéma « Olympia », dans notre arrondissement, rue Alexandrovskaja.

Vladimir Ilitch avait un blocs-note et un crayon. J'eus l'impression qu'il y notait l'adresse que je venais de lui donner.

J'étais inquiète ; je n'étais pas sûre de pouvoir neutraliser l'influence antisoviétique parmi les participants de la conférence. Le public commençait déjà à prendre place dans la salle du cinéma. Quel fut mon bonheur, quand, à 5 heures 50, je vis paraître dans la salle Lénine avec Kroupskaïa. Emue, je courus à leur rencontre pour demander des nouvelles de la santé de Nadejda Constantinovna et les remercier d'être venus.

— J'ai été malade, je le suis encore, répondit-elle. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de venir à votre conférence. C'est que l'affaire est d'une grande importance ! J'ai dû même me quereller un peu avec Vladimir Ilitch, il ne voulait pas me laisser partir. Je me sens un peu mieux, mais je ne pourrai pas parler.

Nous avons invité à la conférence non seulement des instituteurs, mais aussi des membres des comités de parents d'élèves, des ouvriers d'usines avoisinantes, des soldats de l'Armée rouge, des commandants des détachements cantonnés dans notre arrondissement. Ils accueillirent Vladimir Ilitch avec un enthousiasme indescriptible. Des exclamations « *Vive Lénine ! Hourra !* » retentirent dans la salle. L'ovation dura plusieurs minutes. Debout à la tribune, Lénine regardait fixement la salle. Il attendait patiemment, mais les applaudissements ne cessaient pas. Il se tourna alors vers le présidium et fit signe qu'il était temps de commencer. Enfin, le silence se rétablit, et Lénine commença à parler. Malheureusement, son discours ne fut pas inscrit dans le procès-verbal de la séance. Certes, je ne pourrai le répéter mot pour mot, mais je me rappelle encore maintenant son contenu.

Vladimir Ilitch salua tout d'abord la conférence au nom du Conseil des Commissaires du Peuple. Brièvement, il commenta la situation internationale et l'état intérieur de la République soviétique ; il souligna que la guerre impérialiste avait engendré un désarroi économique sans précédent, réduit le peuple à une misère extrême, que durant 300 ans, l'empire des Romanov avait opprimé les peuples de la Russie, les laissant croupir dans la barbarie et l'ignorance. Il affirma que dans les limites de ses possibilités, le gouvernement soviétique entreprendrait des mesures destinées à améliorer les conditions matérielles du corps enseignant et des écoles. Il finit par appeler les instituteurs à travailler en bonne harmonie avec le pouvoir soviétique.

Nous ne tardâmes pas à enregistrer aussitôt un revirement dans l'état d'esprit de la majeure partie des participants. Beaucoup se firent inscrire aux commissions et y travaillèrent activement. La

conférence dura 3 jours. On discutait les rapports, et ceux qui prirent la parole expliquèrent comment réaliser le mieux possible ce à quoi avait appelé Lénine.

* * *

Le 16 août 1918, je dus participer, en tant que membre du Comité du parti de la ville de Moscou, à la séance de ce comité au cours de laquelle, sur l'initiative de Lénine, il fut décidé d'organiser des groupes de sympathisants au P.C.(b) de Russie.

À cette époque, c'était le camarade [Zagorski](#) qui était secrétaire du Comité du parti de Moscou. Il périt en 1919 au cours de l'explosion perpétrée par les anarchistes dans l'immeuble du Comité, rue Léontievski. Zemliatchka, [Skvortsov-Stépanov](#), Filler, [Soltz](#), Pétrov (de l'arrondissement de Léfortovo) et d'autres camarades assistaient à cette séance. Vladimir Ilitch prit deux fois la parole. Ces discours insérés dans le procès-verbal de la séance furent publiés pour la première fois dans la *Pravda* du 22 janvier 1928. Mais ma mémoire garde encore plus de détails qu'il n'en fut écrit dans le procès-verbal.

De quoi Lénine parla-t-il ? Il indiqua qu'après l'instauration du pouvoir soviétique, notre parti enregistra un grand afflux de nouveaux membres venus non seulement des masses populaires, mais aussi de la petite bourgeoisie ; de nombreuses personnes n'étaient entrées au parti qui avait remporté la victoire que par intérêt. Mais notre parti, parti de la classe ouvrière révolutionnaire, ne peut se dissoudre dans la masse instable de compagnons de route d'occasion, tolérer dans ses rangs des profiteurs et des aventuriers. Aussi avions-nous à lutter contre l'affluence des éléments petits-bourgeois et des hommes devenus par intérêt membres de notre parti. Maintenant la situation était tout autre. Le parti et le pays passaient par de durs moments. Les éléments petits-bourgeois avaient reflué. Le plus grand poids de la lutte pour le maintien et l'affermissement de la dictature du prolétariat reposait sur la classe ouvrière elle-même. Notre tâche était de fortifier le parti en tant qu'avant-garde de la classe ouvrière, d'attirer dans ses rangs de nouvelles couches de cette classe.

Lénine soulignait que pour assurer la direction prolétarienne dans le pays où les paysans prédominaient, pour renforcer la dictature du prolétariat, il fallait étendre la sphère d'influence du parti sur les masses ouvrières, entreprendre l'enrôlement systématique de nouveaux membres du parti. Des membres de façade, on n'en avait pas besoin. Ceux que seul l'arrivisme poussait à adhérer au parti ne devaient pas être admis ; pas plus que ceux qui voulaient tirer profit de leur position de membres d'un parti dirigeant, mais qui ne voulaient pas supporter le poids d'un travail plein d'abnégation pour le triomphe du communisme. À ce moment, nous manquions énormément de cadres. Nos cellules montraient peu d'initiative pour étendre leur influence sur les masses des ouvriers sans-parti, pour faire jaillir des forces nouvelles. Or, la masse en possédait suffisamment. Il fallait faire preuve d'une grande confiance envers la masse ouvrière et y puiser des forces.

Dans son discours Lénine indiqua qu'une large couche d'ouvriers sans-parti sympathisaient avec nous et soutenaient pleinement le pouvoir soviétique. Il était donc nécessaire de mener un travail systématique parmi ces ouvriers et de les organiser en tant que sympathisants au parti. Il fallait créer des groupes, former une école d'éducation communiste. Les sympathisants devaient être entraînés dans notre activité ; il fallait leur confier des missions, leur expliquer nos tâches, leur faire connaître l'histoire du parti, ses statuts, son programme. Et à mesure que leur conscience politique croissait, les meilleurs parmi eux devaient être admis au parti.

Ensuite, Vladimir Ilitch s'arrêta sur le travail de propagande parmi les masses ouvrières qui devait devenir la plus grande obligation de chaque membre du parti. Nous devrions porter toute notre attention sur les clubs ouvriers et, en premier lieu, y attirer la jeunesse ouvrière. Le travail dans ces clubs étendra notre influence sur les ouvriers et nous pourrions ainsi faire affluer de nouvelles forces, de nouveaux militants.

Expliquant comment devaient travailler les groupes de sympathisants au P.C.(b) de Russie, Vladimir Ilitch dit qu'il était nécessaire d'élaborer les statuts de cette organisation dans lesquels seraient indiquées les conditions d'admission. Y pouvaient être admis tous ceux qui soutenaient le parti dans sa lutte pour l'affermissement de la dictature du prolétariat et pour la victoire du socialisme, qui étaient prêts, non en paroles, mais en fait, à aider le parti. L'étude du programme du Parti n'était pas obligatoire avant l'adhésion à l'organisation, celle-ci s'assignait comme but de préparer de nouveaux membres du parti, de les aider à étudier les statuts et le programme. Il fallait établir une cotisation, si minime soit-elle. Le versement de la cotisation devait, dès le début, inculquer aux sympathisants le sentiment de la discipline de parti et renforcer leur lien avec le parti. Le reçu de la cotisation donnerait le droit d'assister aux réunions du parti. Pas d'autres pièces, pas de cartes de membre pour les sympathisants.

Le discours de Vladimir Ilitch produisit sur nous une très forte impression. Il nous laissa entrevoir de nouvelles tâches. Chacun sentait que nous ne travaillions pas encore suffisamment dans les masses, qu'il y avait encore beaucoup à faire. Des discussions passionnées s'engagèrent sur la proposition de Lénine. Les uns étaient pour l'organisation des groupes de sympathisants, les autres s'y opposaient. Le point de vue de Lénine l'emporta. Le Comité de Moscou adopta la décision sur la création de groupes de sympathisants et l'élaboration d'un statut particulier pour cette organisation.

En 1918, le vendredi était consacré à la rencontre des dirigeants des organisations du parti et des organisations soviétiques de Moscou avec les masses ouvrières. De grandes réunions et des meetings se tenaient dans les entreprises de la capitale ce jour-là. Des membres du Comité central du P.C.(b) de Russie, des commissaires du peuple, des membres des Comités centraux des syndicats, ainsi que des dirigeants d'autres organismes soviétiques, syndicaux et du parti, intervenaient sur la situation actuelle devant les ouvriers et les soldats de l'Armée rouge. Vladimir Ilitch croyait de son devoir d'y prendre la parole. Le vendredi 23 août, au cours de deux meetings dans la maison du peuple Alexéevski et au Musée polytechnique, il parla sur le sujet suivant : « *Pour quoi luttent les communistes* ». Il avait l'intention de prononcer aussi un discours le 30 août.

Ce jour-là, une séance élargie du bureau du Comité de Moscou du P.C.(b) de Russie devait avoir lieu. Dans le cabinet du secrétaire du Comité, le camarade Zagorski, étaient réunis Zemliatchka, Efrémov, [Miasnikov](#), [Oukhanov](#), Pétrov, Tsikhon, Soltz, [Olminski](#), Lioudvinskaïa et quelques travailleurs de la direction du Comité de Moscou. Avant la séance, Zagorski s'informa auprès des représentants des arrondissements quelles étaient les entreprises où auraient lieu des meetings et qui y parlerait. Il apprit que Vladimir Ilitch avait promis de venir dans le quartier Zamoskvorétchié, à l'ancienne usine Mikhelson.

Zagorski s'inquiéta : « *Et moi qui voulais prévenir Vladimir Ilitch au sujet de la décision du bureau du Comité de Moscou.* » Il me demanda d'avoir Vladimir Ilitch au téléphone. Pendant que je cherchais à l'obtenir au bout du fil, Zagorski quitta le cabinet, et parlant à sa place, je dis à Vladimir Ilitch :

— C'est Lioudvinskaïa qui est à l'appareil. Le camarade Zagorski voudrait vous annoncer que d'après une décision du Bureau du Comité de Moscou vous devez vous abstenir momentanément de toute intervention aux meetings en raison de...

Je voulais dire : « *... en raison d'actes de terrorisme perpétrés ces derniers temps par les ennemis de la révolution.* »

Mais Vladimir Ilitch m'interrompit en riant :

— Quoi ?! Suis-je un ministre, moi ⁴ ? Vous voulez me mettre sous cloche ?

À ce moment je vis entrer Zagorski et lui passai le récepteur. Il lut à Vladimir Ilitch la décision du Comité de Moscou par laquelle le camarade Lénine était prié de ne pas prendre la parole aux grandes réunions des sans-parti. Je ne pouvais évidemment pas entendre ce que disait Vladimir Ilitch, mais d'après les répliques de Zagorski je compris qu'il s'y opposait. Zagorski écouta attentivement, puis demanda :

— La décision a été prise sans vous ?... Mais nous sommes prêts à la répéter en votre présence... Oui, nous écouterons vos objections... C'est cela, venez, nous vous attendons... Après la réunion ? Mais je n'ai pas le droit de révoquer la décision du Bureau du Comité de Moscou. Nous vous prions de ne pas vous rendre aujourd'hui à ce meeting, plus tard, nous discuterons cette question en votre présence.

La conversation se poursuivit encore quelque temps. Enfin, Zagorski raccrocha et dit :

— Il a promis de passer chez nous après le meeting. Il dit qu'il ne peut pas renoncer à intervenir à l'usine, d'abord parce qu'il a promis aux ouvriers d'assister à leur réunion, et ensuite parce qu'il estime que c'est tout indiqué et même tout à fait indispensable à l'heure actuelle de prendre la parole aux réunions ouvrières. La situation est grave dans le pays, dit-il, les problèmes qui se présentent sont complexes, il faut consulter les masses pour les résoudre avec leur concours.

Malheureusement, nous avions trop tardé à donner l'alarme... On sait que le 30 août, Lénine prononça d'abord son discours : « *Deux pouvoirs (dictature du prolétariat et celle de la bourgeoisie)* », à la bourse du blé dans l'arrondissement Basmanny et il se rendit ensuite dans le quartier Zamoskvorétchié à l'usine Mikhelson, où il reprit le même sujet. C'est à l'issue de cette réunion qu'il fut blessé par une terroriste envoyée par les contre-révolutionnaires.

Le soir, ou plutôt la nuit, nous nous réunîmes tous au Comité de Moscou. Nous avions le cœur gros. Une angoisse profonde s'était emparée de nous. Nous exigeons d'intensifier la lutte contre les forces contre-révolutionnaires, de répondre par la terreur rouge à la terreur des ennemis de la révolution.

L'inquiétude pour la vie de Vladimir Ilitch torturait chaque membre du parti, chaque homme soviétique. Nous étions assaillis tous les jours par la question : « *Comment va Lénine ?* » Ces journées nous apportèrent la preuve de l'affection profonde que la classe ouvrière vouait à son chef.

Les journaux publiaient les bulletins de santé de Vladimir Ilitch, et c'est par la lecture de ces bulletins que nous commençons notre journée. Le 18 septembre, à la joie de nous tous, Lénine écrivit dans le bulletin de ses médecins ; « *En raison de ce bulletin et de l'amélioration sensible de ma santé, je vous prie personnellement de bien vouloir ne pas déranger mes médecins par les coups de téléphone au sujet de ma maladie.* »

La veille du troisième anniversaire de la Révolution d'Octobre le 6 novembre 1920 – j'étais alors responsable de la section de propagande du Comité d'arrondissement de Sokolniki – je téléphonai à Vladimir Ilitch pour le prier d'assister à la séance solennelle qui devait avoir lieu dans notre arrondissement. Il me répondit qu'il ne pourrait pas venir étant pris ailleurs. Désolés, nous invitâmes un camarade du Comité de Moscou, mais au fond du cœur nous gardions cette espérance : « *Et s'il venait quand même ?* » Nous savions que Lénine, sans avoir rien promis, se rendait parfois aux invitations, profitant de la moindre possibilité, si grand était son désir de se trouver le plus souvent parmi les ouvriers.

4 Rappelons qu'à cette époque, les membres de notre gouvernement portaient le nom de commissaires du peuple et que le mot « ministre » était prononcé avec une légère ironie. (T.L.)

Le 7 novembre, la séance solennelle de l'assemblée plénière du Soviet des députés des ouvriers et des soldats de l'Armée rouge de l'arrondissement Sokolniki avec des représentants des fabriques et des usines se tint dans la salle du théâtre « Tivoli » (« Loutch » aujourd'hui). Le président du Soviet de l'arrondissement, un vieux bolchévik, Alekséi Guérassimov, après avoir ouvert la séance, donna la parole au conférencier.

Et voilà que tout à coup nous vîmes Lénine parmi nous. Suivant son habitude, il était passé inaperçu sur la scène. Au présidium, on s'agita, on voulut interrompre la conférence pour lui faire accueil. Mais Vladimir Ilitch s'y opposa, et la séance se poursuivit. Il me tira doucement de côté et se mit à me questionner : Quel était l'état d'esprit des masses, comment l'arrondissement surmontait les difficultés, surtout celles causées par la désorganisation dans les transports ; ce qu'on faisait pendant les samedis communistes, ce qu'il en était du resserrement de la discipline de travail dans les entreprises et les chemins de fer. Il était facile de comprendre l'intérêt qu'il portait à ces questions : la classe ouvrière subissait alors de dures privations, ce qui ne manquait pas d'alimenter un certain mécontentement dans les masses. Dans notre arrondissement, qui comptait peu de grandes entreprises, ce mécontentement se faisait sentir avec plus de force.

Parmi les membres du parti on discutait alors de la question des « dirigeants » et des « militants de base ». Le Comité central du P.C.(b) de Russie adressa une lettre sur ce sujet à toutes les organisations du parti. Cette lettre disait :

« Dans d'assez nombreuses organisations, la question des soi-disant « dirigeants » et des « militants de base » acquiert une acuité particulière... Le Comité central estime que cela est dû à deux faits : 1) à une assez grande affluence de jeunes membres du parti peu trempés par la discipline de parti qui sont entrés dans nos rangs pendant les semaines du parti, et 2) à des méthodes de travail vraiment erronées et souvent inadmissibles qui sont pratiquées par certains travailleurs responsables. »⁵

Vladimir Ilitch s'informa sur la manière dont cette lettre avait été discutée dans les cellules du parti de l'arrondissement. En outre, il s'intéressa particulièrement à la façon dont nous avions organisé la propagande, et demanda qui était habituellement chargé de faire des conférences. Je répondis que c'étaient des ouvriers de « niveau moyen » qui suivaient les cours de l'école du parti. Lénine me demanda alors quelle était la personne qui faisait ces cours. Je lui dis que c'était un ancien menchévik (il avait été envoyé par le Comité de Moscou).

— Un menchévik ? s'écria Lénine. Vous ne pouvez pas en trouver un autre ? Ça, c'est une trouvaille ! répéta-t-il plusieurs fois avec reproche ; puis il ajouta : Et nos Vieux bolchéviks, où sont-ils ? Où sont nos propagandistes ? On les a donc oubliés ?

Cela va sans dire que nous ne tardâmes pas à corriger notre erreur en remplaçant le directeur de l'école.

Notre conversation se poursuivit jusqu'à la fin de la conférence. Voyant dans la salle le public attendre avec impatience le discours de Lénine, je fis passer un billet au conférencier lui demandant de terminer plus vite. Enfin, le président déclara :

— Camarades ! Aujourd'hui, nous avons un hôte qui nous est cher : Vladimir Ilitch Lénine.

Lénine sortit des coulisses. Les applaudissements se transformèrent en ovation qui se poursuivit un bon moment avant que le silence se fût rétabli et que Vladimir Ilitch pût parler.

Il évoqua les centaines, les milliers de héros qui avaient immortalisé leur nom pendant notre grande révolution, les soldats de l'Armée rouge au front, les masses d'ouvriers et de paysans qui, à

5 *Izvestia du C.C. du P.C.(b) de Russie*, du 4 septembre 1920. (N.R.)

l'arrière, avaient bravé les difficultés et les souffrances pour maintenir le pouvoir des Soviets. Maintenant, le pays avait devant lui une tâche encore plus difficile : relever l'économie nationale, l'industrie et l'agriculture. Nous étions sortis vainqueurs d'une guerre sanglante que les impérialistes étrangers nous avaient imposée, le temps était venu d'engager une autre guerre, une guerre sans effusion de sang, mais non moins difficile. Et nous avions à vaincre dans cette guerre aussi. Nous avions à vaincre la famine, la ruine, la désorganisation, à tirer le peuple de l'inculture, de l'ignorance. Tout le peuple, et, avant tout, notre parti, auraient à passer par une dure épreuve en comparaison de laquelle celle du passé ne semblerait peut-être plus tellement grande. Chaque ouvrier, chaque ouvrière auraient à montrer non moins d'héroïsme qu'en avaient montré les soldats de l'Armée rouge sur le front.

— Qu'est-ce qu'il nous faut pour vaincre dans cette nouvelle guerre ? demanda Vladimir Ilitch. Il faut que les ouvriers et les paysans soient conscients et unis autour du parti et des Soviets. Qu'est-ce qu'il nous faut encore ? Une discipline de fer.

— Pour que nous progressions dans notre travail, poursuivit Vladimir Ilitch, il faut surveiller le fonctionnement de tous les engrenages de la machine administrative, engager une lutte acharnée, sans merci, contre toute routine, tout bureaucratisme, en attirant à cette lutte les militants de base, en usant largement de cette arme que sont la critique et l'autocritique.

Lénine acheva son discours par un appel vigoureux à l'enthousiasme, à la volonté de travail, à la persévérance, dont dépendait le prompt salut de l'économie nationale.

Un profond silence régna quelque temps dans la salle. Puis, ce fut une nouvelle vague d'applaudissements qui ne put longtemps s'apaiser.